

pents noirs de la foule se rencontrent. Comme pour les recevoir, les poteaux tricolores, portant leurs faix de drapeaux, s'avancent dans les avenues. Ils soutiennent de légères architectures où s'entremêlent les globes de celluloïd et les ampoules pareilles aux pistils des fleurs qui les enferment. Ayant souhaité la bienvenue et fait la révérence, ils rentrent dans la place où se continue la décoration. Car d'autres poteaux l'enserrent d'un cercle igné. Du centre où se dresse, sur une estrade poudroyante de clarté, un nombreux orchestre, rayonnent les bandes souples. L'avenue Victoria s'ouvre comme une bouche de l'enfer et le pont d'Arcole se couronne d'une voûte incandescente.

Dominant le foyer que réfléchissent ses vitrages, l'Hôtel de Ville élève sa bâtisse élégante dont les lignes gazeuses marquent les arêtes vives et dénombrent les étages. Ses toitures découpées, où paradent les hérauts dorés, percent le ciel de leurs fers aigus et de leurs pavillons ardoisés. Et partout, disséminés sur sa façade claire, les drapeaux émaillent la pierre de leurs trophées décolorés.

Un contraste extraordinaire s'établit entre cette place et la place aux lanternes vénitiennes, précédemment examinée. Ici les ombres, violemment pourchassées, s'évanouissent. On perçoit jusqu'au moindre geste. Les danseurs évoluent dans la plénitude de leur grâce ou de leur gaucherie. Les remous, les bousculades s'accusent dans l'ensemble en continuelle déperdition d'harmonie. Les clartés blanches fluent entre les visages exsangues et jusqu'à terre se glissent parmi les pieds des promeneurs. Point d'isolement possible. Par là, la lumière électrique s'accorde pleinement au sens des fêtes nationales, données pour la glorification d'une pensée collective.

III

Nous négligeons volontairement, en cette étude, l'illumination des monuments publics et celle des maisons particulières. Elles s'apparentent à celles que nous venons d'observer (1).

(1) Sauf peut-être que, dans certaines villes de province, on a conservé les laides carapaces où s'alignent les rangs de lampions multicolores.

Leur intérêt réside dans le pittoresque de l'édifice dont elles silhouettent les contours ou dans quelques dessins électriques imprévus (1).

L'illumination des monuments publics utilise un attirail démodé. Elle adopte les systèmes nouveaux lorsque le commerce y renonce déjà pour d'autres innovations. On tenta cependant une fois d'embraser l'Hôtel de Ville à l'aide de fumées colorées. Mais le résultat ne répondit pas à l'effort et l'on retourna aux méthodes surannées.

Cependant, il faut reconnaître que les villes offrent, chaque année, au peuple une distraction méritoire. Nous voulons parler des feux d'artifice. Les feux d'artifice ont une origine lointaine. Ils viennent de cet Extrême-Orient fabuleux où l'élément mobile trouva, pour le manier, des maîtres ès magie. Les Chinois perpétuent l'adoration du feu qui veille sur l'autel de leurs ancêtres. Ils le défilent dans leurs rites et leurs cérémonies. Pour emporter son âme protectrice

(1) Les tours de la Conciergerie, par exemple, ceinturées d'une triple rampe de becs de gaz, renforcent leur maussaderie moyennéageuse.

et fugace, ils imaginèrent l'art des lanternes que décorent des fleurs menues et les signes étranges de leur écriture contournée (1).

Le feu, divinisé par les Chinois, devait entrer dans leurs réjouissances, comme il entra dans leurs cortèges funèbres. Ils inventèrent donc les feux d'artifice diurnes et nocturnes. Le jour, les pièces se profilent en noir sur le ciel. La nuit, elles le zèbrent de leurs scènes polychromes. La boîte d'artifice, spécialité chinoise, pendue à quelque échafaudage, déclanche, dès qu'on l'allume, toute une série de sujets empruntés à la vie courante. Une treille chargée de raisins, des cartouches où se lisent des vœux de bonheur, une tour, une pagode, des cavaliers en sortent successivement.

(1) La lanterne à main, carrée, portant à ses flancs le nom du propriétaire; la lanterne pendue au seuil de l'habitation, pareille à une cage légère; la lanterne de mariage, sur la rondeur de laquelle s'inscrivent les chiffres enlacés des époux; la lanterne de table, boîte posée sur un socle; la lanterne d'escorte, sphère aux pôles garnis de broderies; les lanternes de décoration, paniers de fleurs aux anses compliquées, losanges aplatis, potiches graciles, enveloppent le feu, compagnon de l'homme jaune dans la vie et dans la mort.

Les grands feux d'artifice chinois sont vertébrés et mobiles. Un palais aux toitures arquées brusquement émerge de l'ombre avec ses superpositions de dragons et de monstres. Des hommes vêtus de leurs robes chatoyantes en descendent les marches et se dispersent en fumées; des oiseaux s'en évadent; des animaux s'en échappent. Puis le palais s'enflamme et croule en gerbes d'étincelles.

En France, les feux d'artifice furent, à partir de Louis XIII, le complément obligatoire des solennités publiques et privées. Les mémoires les mentionnent et les estampes les reproduisent. Un texte officiel commente celui donné, en 1660, après l'entrée triomphale de Louis XIV et de Marie-Thérèse à Paris. Il en éclata d'innombrables, dans le parc de Versailles, sous la direction des pyrotechniciens italiens (1).

Ils grandirent surtout en importance, au dix-huitième siècle, édifiés par l'artificier Ruggieri,

(1) La *Muse historique* de Loret signale de nombreux feux d'artifice donnés sous Louis XIV, surtout par des particuliers : Foucquet, Hugues de Lionne, etc. On en trouve des descriptions dans les journaux du temps : *Mercure françois* ! *Gazette de Renaudot*, *Mercure galant*, etc.

sur de luxueuses constructions de bois. L'Empire leur communiqua son style et les vastes soleils portèrent, en leurs cercles lumineux, les initiales enlacées de Napoléon et de Marie-Louise.

Depuis ces époques lointaines, les feux d'artifice dégénérèrent en ampleur, sinon en beauté. Cette dégénérescence tient à diverses causes. D'abord, le goût public s'y attarde modérément. Ensuite, on disperse leur intérêt en dotant plusieurs quartiers d'une ville de feux particuliers. Si bien qu'aux merveilles d'antan, contemplées par un populaire immense, succèdent des brûlots mesquins qui désillusionnent les badauds.

Les feux d'artifice méritent cependant plus de sympathie. Il est regrettable que les familles riches les proscrivent de leurs liesses. Ils concluent noblement une réception bien organisée, surtout à la campagne, dans les parcs de certains châteaux, où l'on se plaît à illuminer les verdure. Parce qu'éphémères, ils laissent une impression plus forte.

Les feux d'artifice prouvent de manière évidente les affinités de la science avec l'art. La progression constante de la chimie leur a fourni

des procédés de combinaisons inédites par quoi les couleurs flammées se multiplient et les aspects s'originalisent. Mais, chez l'artificier, l'esthéticien devrait prédominer sur le commerçant. Nous aimerions qu'il reçût une éducation artistique et que son crayon s'exercât à reproduire des anatomies animales et végétales aussi bien que des détails architecturaux. Dès lors, l'imagination aidant, nous sortirions peut-être des éternelles allégories où des dames maflues, symbolisant la Justice ou la Vérité, apparaissent parmi leurs attributs ordinaires. On tendrait aussi à amplifier le côté mécanique de la construction artificielle. En place d'un arc de triomphe ou de quelque palais aux colonnades rudimentaires, ne serait-il pas préférable de traduire des faits empruntés à la légende? Le feu d'artifice ne rendrait-il pas splendidement le rêve de nos conteurs populaires? La légende et le conte ne portent-ils pas déjà en eux une lumière et n'ont-ils pas, comme le feu qui les commenterait, fluidité, délicatesse, coup d'aile éblouissant et rapide? Qu'ils soient religieux ou profanes, dus à la plume de l'évêque Voragine ou à celle de

Perrault, ne tendent-ils pas au même but qui est d'enchanter et d'instruire?

Et si l'on dédaignait ces sujets évocateurs en niant que le peuple s'y passionne encore, ne pourrait-on pas en tirer d'autres de la vie quotidienne? Au nord et au centre de la France, les métiers du feu pullulent. Les vastes usines enferment une horde de démons qui se démènent à la bouche des creusets où bouillonnent l'acier et la fonte. L'artifice ne reproduirait-il pas, dans sa formidable beauté, la trajectoire de la poutre rougie, sortant des laminoirs et agrippée au passage par l'équipe des hommes noirs et suants? la virevolte des cornues énormes, gonflées de fonte, de houille et de chaux, qui projettent leurs souffles de flammes? le geste des verriers tremulants autour du four où se liquéfient les sables siliceux, les soudes et les potasses? Exalter ainsi un travail qui comporte, dans son atrocité même, une telle substance d'art, serait, à notre sens, autrement ingénieux et captivant que reprendre, sans lassitude, le thème ennuyeux et banal de l'architectonique et de l'allégorie.

Mais les artificiers, contraints par les exi-

gences ou par la pauvreté des communes, se conforment à d'immuables traditions. Tout feu d'artifice comporte l'annonce des marrons détonants, quelques pièces pyriques séparées par des intermèdes, un bouquet et un adieu. Ses effets se divisent en deux parties distinctes, dont l'une aérienne et l'autre fixée à terre. Les éclosions des petits tubes dont on parsème le ciel varient à l'infini. Aux bombes simplement bruyantes succèdent les bombes à chevelures électriques et celles qui dispersent papillons, lucioles, croix, étoiles de mer. Telles fusées emportent à travers l'espace des queues argentées, des comètes blafardes ou colorées; telles autres y tourbillonnent en poussières; telles autres, volcans et grenades, y rampent en serpenteaux.

L'artifice retenu à terre par des échafauds doit son esthétique aux soleils tournant horizontalement ou verticalement, combinés entre eux ou bien mélangés à des fusées fixes. Six lances disposées autour d'un cercle de bois suffisent à représenter l'astre-roi. Rien que d'ordinaire jusqu'ici. Mais, si l'on double en nombre les lances de la rosace ainsi fabriquée et que l'on

insère, en son pourtour intérieur, trois rangs d'étoiles blanches, le disque qui en résulte s'accroît en beauté. Décuplons maintenant le nombre des lances, remplaçons les étoiles par douze petits soleils évoluant eux-mêmes autour d'un soleil central, et nous obtenons une merveilleuse broderie d'or.

Des jets de lance droits, entre-croisant leurs flammes, produisent, sur une étendue de plusieurs mètres, une sorte de mosaïque. Mêlés aux jets de lance courbes, émaillés d'étoiles vertes, blanches et bleues, ils simulent les pétales de la fleur caressée par le vol de l'insecte, l'éventail gracieux du trèfle, les grandes feuilles infléchies du palmier, et jusqu'à de véritables charmilles de feu. Le carré, le pentagone, l'hexagone, le pentaèdre, l'hexaèdre, l'octaèdre, toutes les figures de la géométrie leur servent à diversifier leurs images. Enlacés à une barre ignée, ils dessinent le caducée de Mercure. Placés horizontalement, immobiles ou en rotation, en pyramides ou superposés parallèlement, ils peignent l'affusion des fontaines et des cascades (1).

(1) De toutes les pièces pyriques, la plus curieuse, la plus

L'artificier peut, à son gré, représenter toutes les finesses et toutes les majestés de l'architecture, bâtir une ville entière de feu. La fusée, comme la bande électrique, épouse étroitement son armature de bois. Mais, loin d'en dénoncer la forme aride, elle la magnifie.

Les flammes et les fumées de Bengale permettent d'assurer l'illusion de durabilité que donnent les édifications artificielles. Elles leur procurent des fonds clairs ou sombres qui en affirment les silhouettes. Avec leur secours surtout on exprimerait la douceur de la légende. Avec leur secours aussi on rendrait l'atmosphère infernale des forges modernes. Dès maintenant, on les utilise à précipiter à leur ruine, par des incendies grandioses, les palais échafaudés. Encore faudrait-il, dans ces représentations de sinistres, ne négliger point la vérité. Très probablement,

étrange est assurément celle dénommée : *La Salamandre*. Elle dérive, sans contredit, de l'inspiration chinoise. Elle enferme, dans un cercle de soleils, un serpent à tête de dragon poursuivant un papillon. Le reptile dénoue ses anneaux aux couleurs vives, tire une langue aiguë, et, jusqu'à l'extinction de la dernière fusée, continue son pourchas inutile.

lorsque brûla la bibliothèque d'Alexandrie, l'édifice contenait, en outre des volumes, quelques habitants. Ces habitants, chassés par les flammes, apparurent aux fenêtres, organisèrent leur sauvetage. A leur appel, les Alexandrins accoururent, jetèrent des échelles, tentèrent d'arracher le monument à la destruction. Or nos artificiers oublient toujours la participation de cette foule. A leurs sens l'histoire n'enregistre que des incendies de palais inhabités. Nous pensons pourtant que l'intervention humaine doublerait la beauté du spectacle. Ainsi assisterait-on à des reconstitutions plus parfaites et plus esthétiques. La fiction confinerait à la réalité.

IV

Les metteurs en scène des théâtres se gardent d'omettre ces détails importants. Les flammes et les fumées de Bengale sont pour eux des auxiliaires précieuses. Le Châtelet en consomme prodigieusement, ayant presque chaque soir son incendie obligatoire. Le peuple raffole de ces catastrophes. Ne possédant plus un impé-
 17.